

## Aléatoire sublimation ?

Les mercredi du Cercle Freudien, je le rappelle, sont un temps et un lieu où des analystes et d'autres qui ne le sont pas mais entretiennent une relation de travail avec la chose analytique, sont invités à mettre à l'essai les questions qui sont pour eux en cours d'élaboration, autour d'un thème d'année mis en commun. La difficulté particulière qui est ce soir la mienne tient à cette place un peu bâtarde dans laquelle je me retrouve. J'ai en effet à ouvrir d'une manière suffisamment large la question de la sublimation, qui est le thème que nous avons retenu cette année, dans le même temps où j'aimerais formuler devant vous le biais singulier par lequel je l'aborde, comment je m'efforce de faire jouer ses contradictions, ces apories et points de butée.

\*

Il n'est pas simple d'attraper la sublimation à partir de la clinique. Le plus souvent, on la saisiserait plutôt par ses empêchements. Inhibitions, symptômes et angoisses sont alors au rendez-vous. Pas de commune mesure entre l'inhibition du moi qui est solidaire de la jouissance du symptôme et le "zielgehemmt", l'inhibition du but de la pulsion dans la sublimation qui n'empêche pas sa satisfaction. Cette distinction ne peut se concevoir que si on la rapporte à une différence dans l'économie des jouissances. Le « but » de la pulsion qui est d'atteindre la satisfaction, la jouissance, est inséparable de la visée de l'objet. Nous verrons qu'au-delà de l'objet pulsionnel se profilent, et ils en sont comme la condition, les signifiants qui participent de l'objet premier, rempart du « souverain bien », la chose inatteignable autour de laquelle tourne les représentants de la pulsion.

Je fais d'entrée référence à la Chose puisque celle-ci est mise par Lacan au centre de la définition de la sublimation:

« La sublimation, disait-il, est l'objet élevé à la dignité de la Chose. » (L'Éthique)

La Chose, comme jouissance interdite, butée du réel, l'infranchissable, l'impossible.

« L'impossible », titre ultime donné par Bataille à l'un de ses livres après avoir constaté l'incompréhension qui accueille « la haine de la poésie », choix d'un premier titre, sans doute encore plus impossible. Ce livre, Lacan l'avait lu attentivement.

Un pas de côté pour vous donner à entendre quelques phrases, quelques mots de Pascal Quignard :

*« Mais reste ce mot : "enfance". In-fancia. A-parlance. Nous ne sommes pas du parlant à qui il arriverait incidemment de se taire. Nous sommes du non-parlant qui parle. Nous sommes un défailir du langage acquis. Nous sommes sous la menace d'une défaillance sans cesse possible du langage jamais tout à fait acquis. Nous sommes une langue qui n'est pas installée dans la bouche mais qui vacille sur le bout de la langue, qui cherche sur les lèvres à jamais ce qui ne s'y trouve pas. Penser, c'est chercher des mots qui font défaut. Notre âme est toute entière langue, mais nous ne sommes pas qu'occupation culturelle. De l'origine, de l'a-parlance, de l'abîme, du corporel, de l'animal, de l'insublimable persiste en nous. »*

Paradoxe entrée dans une question que d'en souligner d'abord ce qui l'excède, ce qu'elle ne comprend pas. Et pourtant, pour moi, il y aurait là comme un nécessaire incipit, une réserve sur laquelle compter pour trouver le ressort qui permettra de s'avancer le long d'un cheminement que l'on sait à l'avance difficile. Une réserve, je vous prie de le noter, d'emblée situer du côté de l'origine, (nous savons que Lacan n'aimait pas cela) et pourtant elle

s'impose comme ce qui précède le sujet, la réserve de traces que l'infans a reçu avant même que ne s'offre à lui la chance d'en inventer partiellement une forme langagière.

Donc, partir de cela ; qu'il y a du silence, de l'insublimable et réitérer que l'analyse ne parie que sur la parole, le langage et la nomination.

Aléatoire sublimation, jamais acquise définitivement, toujours à relancer, à rejouer. Déjà chez Freud : il y tenait, semble-t-il, autant qu'il tenait à son petit essai sur Léonard. Et pourtant, sans être aussi définitif que Lacan, pour qui, sur la sublimation, Freud était resté « bouche cousue », constatons l'évident, l'incontestable suspens sur lequel l'inventeur de la psychanalyse nous a laissé la question. Curieux cette remarque de Lacan sur « la bouche cousue » de Freud ! Difficile de ne pas y entendre aussi une injonction surmoïque adressée, explicitement par lui, aux psychanalystes « étourdis » ; du genre : « il faut que les bouches s'ouvrent... ! ».

On peut aussi laisser revenir le souvenir d'une affiche d'un film de Bunuel, au début des années 70 : « Cet obscur objet du désir ». Sur les murs de Paris, on pouvait voir, reproduite en grand nombre, cette grande bouche de femme, cousue sur toute sa longueur d'un fil qui semblait garantir que sur l'objet du désir : motus !

Alors pourquoi s'évertuer à vouloir reprendre le terme de sublimation puisqu'il est avéré que, sur ce point, Freud est resté en suspens ? Sans doute y avait-il eu pour lui une intuition profonde, imposante, impossible à écarter. Mais une fois les premiers linéaments dégagés, ils portaient en eux de telles contradictions que force est de constater que Freud ne réussira jamais à les lever. Et Lacan qui n'avait pas renoncé à en éclaircir le fond en fit rapidement le constat.

Pour ce qui concerne la sublimation au sens freudien, il nous faut repartir de l'élément central que Freud situe parfaitement, à savoir qu'elle doit être envisagée « *mit dem trieb* », avec la pulsion. Les quelques éléments spécifiques de la sublimation peuvent ici se rappeler succinctement en quelques mots :

- La sublimation est donc « *mit dem trieb* », avec la pulsion.
- Elle en est l'un de trois destins possibles.
- Le point important et énigmatique est que la pulsion y trouve une satisfaction (*befriedigung*) sans avoir recours au refoulement.
- Enfin, cette satisfaction s'obtient sans refoulement à la condition d'un changement de but de la pulsion (*ziel*), changement de but qui implique, pour Freud, une déssexualisation qui, pour le moins, est l'un des autres éléments problématiques de la question.
- On ne peut que noter ici la place secondaire qui est réservée à l'objet dans la sublimation. Pourtant l'objet importe de plusieurs façons. Notamment par cette qualité qui est la sienne d'être, au regard de la pulsion, métonymique et interchangeable. Et même de pouvoir se prêter éventuellement, par déplacement diachronique ou synchroniquement, à plusieurs pulsions partielles différentes.
- La déssexualisation fait manifestement question. Je crois qu'il est sans doute nécessaire de soutenir que, simultanément, la sublimation implique une déssexualisation à un certain niveau qu'il s'agirait bien sûr de préciser et un maintien de la sexualisation dans un autre registre.

Pour ce qui concerne l'objet pulsionnel ; la sublimation n'implique pas nécessairement sa déssexualisation. Nous allons y revenir.

Dans un autre sens, il y aurait bien comme Freud en avait l'intuition une nécessaire déssexualisation au niveau de l'objet ante pulsionnel, mais qui serait celui qui rend possible la pulsion partielle du fait de sa rencontre avec le signifiant – par le truchement de la demande- et que nous pouvons situer du côté de l'objet premier lui-même. Ce serait nommer là « la chose » humaine pour autant que s'y marquent déjà les signifiants primordiaux. Ce qui pourrait s'énoncer encore, selon la formulation de Lacan : « *l'humain ne serait pas défini autrement que de la façon dont j'ai défini...la Chose, à savoir ce qui du réel pâtit du signifiant* » (L'éthique, p.150).

- Quant à l'objet, il est manifeste que son caractère sexuel ne contrevient pas à la visée sublimatoire de la pulsion.

- Il s'agit alors de l'objet pulsionnel et/ou de celui des différentes modalités imaginaires du fantasme.

La révolution culturelle occidentale du début du siècle dernier siècle aura permis d'en prendre la vraie mesure. Freud n'était pas en position de recevoir l'irruption de cette modernité. La totale méprise survenue entre lui et Breton d'un côté, la non-rencontre avec Dali de l'autre, suffiraient pour l'attester. Plus tard, Lacan et Sylvia Bataille demanderont à André Masson de redoubler "L'origine du monde". La proximité avec l'avant-garde des artistes contemporains de la première moitié du vingtième siècle le mit en position, a contrario de Freud, d'en accentuer le constat :

*« La sublimation n'est pas en effet ce qu'un vain peuple pense, et ne s'exerce pas toujours obligatoirement dans le sens du sublime. Le changement d'objet ne fait pas forcément disparaître, bien, loin de là, l'objet sexuel – l'objet sexuel, accentué comme tel, peut venir au jour dans la sublimation - le jeu sexuel le plus cru peut être l'objet d'une poésie, sans que celle-ci en perde pour autant une visée sublimante ».* (L'éthique, p :191)

Il aura suffi, pour ceux qui en douteraient encore, d'avoir parcouru, au début de cette année 2001, l'exposition du Jeu de Paume ("Picasso érotique"), pour en être enfin convaincus. Il y aurait chez Picasso comme une sorte de retournement de l'opération sublimatoire. Annie Le Brun le formule à sa manière, "Ainsi pourrait-on dire que, poussé par la nécessité de mettre la représentation à l'épreuve de la violence pulsionnelle dont elle se nourrit d'ordinaire tout en la neutralisant, Picasso ne fait rien d'autre que de mettre la peinture dans le boudoir" (Picasso érotique - le catalogue, p :33).

Bordel ou boudoir, la conséquence de l'acte du peintre est alors, jouant de l'animal et du féminin, de porter la puissance expressive du masculin au plus loin vers le centre de cette jouissance inatteignable. Jouissance interdite et impossible, et d'où toute représentation serait menacée d'être abolie. Il y aurait alors comme une limite, toujours en passe d'être franchi, d'où se ressourcent la figuration, la puissance du trait, au lieu même qui en marquerait leur extinction. Impossible de méconnaître le vivant sexuel dans le mouvement puissant qui porte création de l'objet. Et pourtant l'objet ne s'y réduit pas. Je parle là de l'objet qui se déduit, se détache de la chaîne des objets créés et qui serait comme la matrice de tous ces mouvements possibles vers les objets. Prenons appui et disons qu'il s'agit alors de cet objet non spéculaire, l'objet a, l'objet cause inventé par Lacan.

1°) L'enjeu de la sublimation est bien (pour moi) de rendre compte de ce qu'il en est de la créativité d'un sujet, de la puissance du geste, de l'énergie qui est mise en mouvement lorsqu'elle est à l'œuvre, de la force pulsionnelle qui trouve alors un autre destin que celui, dominant, du refoulement.

Dans les cures, (je le rappelais d'entrée) nous rencontrons quotidiennement les empêchements de cette créativité, les inhibitions qui l'entravent, ou encore les formations réactionnelles défensives du sujet qui en détournent le sens et la portée

Or l'expérience de l'analyse montre qu'il existe une autre voie vers la créativité, un autre destin pour les pulsions par lequel elles visent et atteignent la satisfaction non sans représentations mais dans un autre rapport à la fonction phallique et sans devoir en passer par le refoulement. Avant même de revenir sur le point du refoulement, je tiens à préciser bien sûr qu'il s'agit alors du refoulement secondaire. En effet c'est la seule façon d'envisager que l'activité sublimatoire d'un sujet, tout en impliquant une satisfaction pulsionnelle hors refoulement des représentants de certaines pulsions partielles, est intriquée structurellement avec le refoulement d'autres représentants pulsionnels solidaires des premiers. Autrement dit, pour un sujet qui a connu le refoulement primordial, sublimation et refoulement des pulsions vont de pair.

Pour ce qu'il en est de la créativité d'un sujet, je ne pourrais que suivre Winnicott qui, l'un des premiers, a mis en relief une tout autre acception de la sublimation qu'il se refuse en fait à nommer ainsi pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons un peu plus loin.

*“Si l'on veut mettre au jour la théorie à laquelle les analystes ont recours, dans leur travail, quand ils cherchent où se situe la créativité, il est indispensable, comme je l'ai d'emblée souligné, de séparer l'idée de la création de celle des œuvres d'art. Une création, c'est un tableau, une maison, un jardin, un vêtement, une coiffure, une symphonie, une sculpture, et même un plat préparé à la maison. Ou peut-être vaudrait-il mieux dire que*

*toutes ces choses pourraient bien être des créations. La créativité qui m'intéresse ici est quelque chose d'universel. Elle est inhérente au fait de vivre.*" (Jeu et réalité, p :95)

La créativité et la création d'un sujet sont deux choses différentes, mais n'évadons pas les liens complexes qui les tiennent ensemble. Il nous faudrait entendre la « création d'un sujet » dans les deux sens du génitif, objectif et subjectif. Il me semble qu'alors nous ne serions guère éloignés de la façon dont François Perrier envisageait la sublimation comme quelque chose qui côtoyait de près la question de la perversion. Pourtant, je ne sais pas si j'arriverai à le montrer mais l'enjeu de cette proximité me paraît devoir être creusé au point de bien distinguer les deux positions subjectives. Cela nous ramènerait, me semble-t-il, à la question du désir de l'analyste.

2°) Je le rappelais dans l'argument, distinguer le symptôme d'un analysant d'une production sublimée, n'est pas toujours chose aisée. L'enjeu est de taille, notamment en ce qui concerne la fin des cures ; surtout celles qui ouvrent à l'analysant le passage à la position de l'analyste.

Même au risque d'être évidemment trop schématique et rapide ; posons que pour celui qui s'engage et s'avance dans la cure psychanalytique, s'opère une déprise de ses fixations identificatoires et, en conséquence, quelques franchissements par rapport au fantasme et dans l'économie de sa jouissance qui change son rapport aux autres. Et posons également que ces quelques mutations l'ont suffisamment transformé pour qu'elles ne viennent pas seulement nourrir le symptôme mais mener l'analysant plus près de son désir.

Entendons le saut qui conduit à passer d'une possible définition de la sublimation à partir d'un destin particulier des pulsions partielles, pour en arriver à articuler cette même sublimation au désir d'un sujet. Saut dont vous percevez bien qu'il soulève plus de difficultés qu'il n'en résout

Pour dire le « partiel » de la pulsion sexuelle, il y faut un sujet, une énonciation ; et Freud ne procède pas autrement en inventant les « pulsions partielles » à partir de la parole de ceux qu'il écoutait. La pulsion serait donc le mode d'un sujet « acéphale », mais, seul, un sujet « entêté » peut l'écrire.

Je rappellerai qu'à partir de l'écriture de son graphe, Lacan désigne la pulsion par le mathème  $S \ D$ , ( $S$  barré, poinçon de  $D$ ) qui articule de ce fait la demande. Pour se faire, est supposé un renvoi « à la grammaire comme ressource pour le pulsionnel avant toute subjectivation ». Ainsi rend-il compte des différentes combinatoires syntaxiques qui répondraient chez le parlêtre aux différents buts et destins de la pulsion. Il esquisserait par cette voie une ébauche de passage possible entre le niveau partiel du pulsionnel et sa reprise dans la parole, par et pour un sujet.

Pour autant, on ne confondra pas, ni ne réduira, le « passage à l'analyste » à cette production d'"objet", fût-il, au plus radical, l'invention doctrinale de la psychanalyse. La cure analytique, poussée suffisamment loin, conduit à rencontrer, en fait à produire, un au-delà de l'objet du fantasme qui est l'expérience de sa perte et de la séparation avec l'objet qui révèle alors sa fonction de cause du désir.

Nous ne pouvons donc que distinguer, au moins sur ce point, la visée de la création sublimée de celle de l'acte analytique.

Lacan l'avait lui-même très clairement indiqué. Il différenciait sa place de psychanalyste, auprès de ses analysants, de celle qui était la sienne lorsque, de semaine en semaine, année après année, il tenait son séminaire. Il y trouvait, disait-il – était-ce pour en convaincre son auditoire ? - autant de satisfaction que lorsqu'il baisait. Cette réflexion, si l'on veut bien la prendre pour ce qu'elle dit, va plus loin que la fausse confiance qu'elle feint d'être.

Reste que Lacan, tenant son séminaire, le faisait, à strictement parler, non pas d'abord en psychanalyste mais, comme il y a régulièrement insisté, en analysant. À cela, il a lui-même donné raison, en quelques indications. Et notamment, en distinguant le "faire" de l'analysant de "l'acte" de l'analyste. Mais, la complexité de cette structure est telle que nous ne pouvons qu'être interrogé par ce qui se passe lorsqu'un "faire" se transmute en "acte", puisque telle serait bien l'une des expressions les plus spécifiques de l'effectuation analytique. Ou, autrement dit : que se passe-t-il pour qu'une parole accède au statut de l'inscriptible ou de

l'écrit ? Je pourrai aussi bien dire, puisqu'il s'y agirait de la même chose : que se passe-t-il pour qu'une parole prenne corps ?

La sublimation porte d'abord la question au plan des pulsions partielles. Pourtant nous ne pourrions lever les impasses et les contradictions rencontrées par Freud sans prendre appui sur notre expérience clinique et la situer en rapport au désir.

La sublimation est un autre nom pour le désir ; elle est un autre nom du désir ; l'un des différents noms que porte le désir en psychanalyse.

C'est dire que la dimension éthique y est engagée. Vous aurez remarqué que la première fois que Lacan reprend en son nom et de manière développée le terme de Freud, c'est bien au cours d'un séminaire qu'il aura intitulé « l'éthique de la psychanalyse ». Pour une part importante, ce séminaire est consacré à une ré-élaboration de la sublimation à travers le concept de la Chose (*das Ding*), pour se terminer par une articulation de l'éthique analytique sur la question du désir.

Un objet sera créé qui n'était pas là. Lacan introduit le terme de "création *ex nihilo*". Création à partir d'un vide. Freud n'était pas familier de cet espace de pensée

"On lit dans le livre de l'empereur Jaune : « Le mouvement d'un corps n'engendre pas un corps, mais une ombre ; la propagation d'un son n'engendre pas un son mais un écho ; l'action d'un inexistant n'engendre pas un inexistant mais un existant. » -(Traité du vide parfait de Lie Tseu.)

Du vide, du manque, Freud n'était certainement pas sans en avoir une idée, certes un peu différente du sage chinois mais pourtant extrêmement opérante. La castration comme manque symbolique ne saurait s'envisager sans toute l'élaboration freudienne de la *Verneinung*. Notamment dans les formes les plus radicales de la négativité (par exemple : la réaction thérapeutique négative) où Lacan lira chez Freud, le sens de l'action des pulsions de mort :

*« C'est comme " un paradoxe éthique " que le champ de das Ding est retrouvé à la fin, et que Freud nous y désigne ce qui, dans la vie, peut préférer la mort. Et, ajoute-t-il, il s'approche par là, plus qu'aucun autre, du problème du mal, plus précisément du projet du mal comme tel » (L'éthique de la psychanalyse, p :124)*

Les artistes du temps de la modernité ont été particulièrement sensibles à la présence du vide, autour de quoi tournait tout mouvement créatif. Un peintre comme Bram van Velde était véritablement habité de cette question : « Peindre, c'est m'approcher du rien, du vide » confiait-il à Charles Juliet.

La question pourrait encore être abordé d'un autre angle, en examinant, comme le fait Winnicott, le jeu d'un enfant plutôt que, par exemple, les créations de l'adulte dans le domaine des arts

*« On peut se poser la question suivante : quand un enfant joue, la totalité de son jeu est-elle une sublimation des pulsions instinctuelles ? N'y a-t-il pas lieu de penser qu'il y a une différence dans la qualité pulsionnelle, aussi bien que dans la quantité instinctuelle, quand on compare le jeu qui apporte une satisfaction à l'instinct brut sous-jacent ? Le concept de sublimation est tout à fait accepté et a beaucoup de valeur. Il est cependant dommage de passer sous silence la grande différence qui existe entre le jeu heureux des enfants et le jeu d'enfants qui s'excitent de façon compulsive et qui semblent au bord d'une expérience instinctuelle. » (Winnicott, La capacité d'être seul, in De la pédiatrie à la psychanalyse, p :332)*

La difficulté tient ici à ce que soit pensable une mise en jeu de l'espace relationnel (nommé transitionnel par Winnicott) et donc de l'objet d'avant sa fonction sexuelle. L'on sait que, pour Lacan, l'objet a est antérieur à la fonction sexuelle qu'il assure secondairement par le truchement de ses « éclats » pulsionnels. Mais, y a-t-il mise en jeu de l'objet préalablement au pulsionnel du fait même du langage ?

Quel sens nous faudrait-il accorder à ce « pré-sexuel » de la création, ou à ce que nous pourrions, dès lors, reprendre comme "déssexualisation" ? Ou encore, nous faudrait -il entendre, dans ce sens, les inventions, les créations d'une néo-sexualité telle que Foucault en parlait à la fin de sa vie durant sa période américaine. Là, où les analystes abordaient la jouissance de ces pratiques sexuelles du côté de la perversion dans le rapport à la jouissance de l'Autre, Foucault changeait les perspectives. Lorsqu'il parlait de la « *sous-culture S/M* », il

invoquait avant tout « *la création réelle de plaisir, que l'on n'avait pas imaginés auparavant.* » Dans ce même entretien, il poursuivait en disant qu'il pensait « *que nous avons là une sorte de création, d'entreprise créatrice, dont l'une des principales caractéristiques est ce que j'appelle la déssexualisation du plaisir. L'idée que le plaisir physique provient toujours du plaisir sexuel et l'idée que le plaisir sexuel est la base de tous les plaisirs possibles, cela, je pense, c'est vraiment quelque chose de faux.* » (Sexe, pouvoir et la politique de l'identité – 1982)

Si on ne peut être que frappé par l'usage croisé qui est fait de la création et de la déssexualisation aussi bien chez Foucault que chez Winnicott, on perçoit bien qu'il ne s'y agit pas de la même chose chez l'un et chez l'autre.

La recherche de nouveaux plaisirs du corps chez Foucault ne peut que conduire à se demander ce qu'il entendait par « déssexualisation » ? Ne s'agissait-il pas, en fait de déssexualisation, plutôt d'une « dégénéralisation » et d'une sexualité qui ne se ramène ni ne se réduise pas au coït avec son terme nécessaire sous la forme de l'acmé orgasmique chez le partenaire masculin.

Mais, si tel est bien le cas, rien dans la recherche paradoxale hyperphalliciste qui y est indiquée d'une « érotisation de régions non génitales du corps » ou « d'autres usages érotiques des organes génitaux » ne semble de nature à subvertir ce que Freud a ouvert avec le champ du sexuel.

Non seulement Freud a introduit une nouvelle conception du sexuel bien plus large puisque c'est jusqu'à la réalité de l'inconscient qui est sexuelle chez Freud. Il semble vraiment difficile d'exclure de son champ le « plaisir » recherché dans le cadre de cette nouvelle « culture S/M ».

La créativité d'un sujet est abordée fort différemment chez Winnicott. Il y a chez lui une idée dynamique du développement spontanément normal de l'enfant dès lors que celui-ci est suffisamment bien accompagné au cours de ce développement. « La créativité advient ou non (ou bien se perd) ». Winnicott en arrive à parler d'« une pulsion créative » ou « créatrice » selon les traductions. C'est elle et le jeu, le « *playing* », qui prouvent à l'enfant qu'il est en vie. Si l'environnement est défaillant et intrusif alors des formations défensives réactionnelles se mettent en place et le pulsionnel produit une excitation qui ne trouve pas de satisfaction. L'enfant ne peut s'apaiser et un faux self s'instaure. La vie de l'enfant devient fautive ; il ne se sent pas vivant et perd l'essentiel de sa créativité.

Pourtant bien des données cliniques ne vont pas dans ce sens-là. Ou alors faudrait-il introduire une sublimation secondaire après cette créativité primaire que Winnicott décrit. À côté des formations défensives réactionnelles, l'expérience de l'analyse montre qu'un sujet est aussi créatif à partir de l'élaboration des traumatismes autour desquels il s'est construit. Existe alors une sorte de nouage de certains symptômes qui entravent la vie d'un sujet et d'autres qui apparaissent comme de véritables supports à la créativité du sujet.

Il apparaît possible de surmonter ces contradictions. Pour cela, il nous faudrait diviser la sublimation en trois temps qui là encore ne sont pas des temps chronologiques mais plutôt des temps logiques.

Il y aurait un premier temps – en fait un premier état – qui serait ce que j'appellerai un potentiel de sublimation. Cela ne serait pas très éloigné de ce que Freud indique lorsqu'il parle d'une « sublimation dès l'origine » d'une partie de la libido en désir de savoir qui échappe donc en partie au refoulement mais à condition, dit Freud, d'« éviter les sujets sexuels ». Et, d'une certaine façon, nous pourrions ajouter qu'il n'y aurait pas de sublimation, pas de créativité pour un sujet sans cette capacité originaire de sublimation. En cela Freud et Winnicott convergent. Simplement, si je peux dire, cette capacité demande à être psychiquement activée de telle sorte qu'elle puisse surmonter les forces du refoulement. On saisira de ce fait que la question ne peut s'envisager que d'un autre lieu pour la psychose.

Un deuxième temps de la sublimation serait à définir comme celui de son opération : sa mise en œuvre.

Il ne s'agirait pas seulement là de cette sublimation de la libido en un désir « de savoir » ou peut-être d'autre chose mais d'abord du geste, du mouvement qui en résulte. Pour un sujet où « y-a-d'l'un », Il y aurait dans cette mise en jeu du corps une sorte de détachement de l'Autre au moment de la création. Ce temps serait celui du mouvement créatif lui-même. Et avant même de nous avancer plus avant et de considérer le résultat de la mise en œuvre de

la sublimation, ses objets en quelque sorte, nous noterons que le mouvement de la création lui-même comporte une dépense d'énergie qui serait à distinguer de celle qui l'entrave du fait de la névrose. Certains artistes en témoignent fort bien. Par exemple Bram Van Velde « *Après avoir achevé une toile, j'ai chaque fois dû attendre que mes forces se restaurent avant de pouvoir en commencer une autre.* ».

Oury remarque que pour le psychotique, c'est autre chose et cette dépense est encore plus menaçante puisque d'une certaine façon, il est lui-même dans son œuvre. Oury rappelle le cas de cet homme schizophrène, Arn, hospitalisé à Saint-Alban. En 1948, Oury avait envoyé une série de dessins de cet homme à Dubuffet qui venait de fonder « l'art brut » Oury revient à Sazint-Alban, après une absence d'une quinzaine de jours et constate qu'Arn ne veut plus dessiner. « C'était, me disait-il, "bien trop dangereux" : par le crayon, toute une énergie s'en va, on ne sait où... » La création pour le psychotique tend à inventer une forme, une lettre, une matérialité qui aura pour première fonction de suppléer à la défaillance symbolique et dont le premier objectif est de l'instituer dans un site, c'est-à-dire dans un corps qui, comme nous le savons, peut être un corps à plusieurs.

Le troisième temps que je proposerai est celui des objets de la sublimation. Et parler d'objets de la sublimation fait question de telle sorte que je suis amené à mettre objets au pluriel pour en distinguer ce qui en serait l'objet, au singulier. Vous savez qu'au Cercle Freudien, notre ami François Baudry nous avait, il y a déjà fort longtemps, présenté sa propre élaboration de ce qu'il avait justement intitulé "*Objet de l'analyse, objet de la sublimation*". Au point d'avancer comme une difficulté supplémentaire dans le fait que l'objet de la sublimation soit le même que celui de l'analyse : soit l'objet a. La difficulté tiendrait à dire de cet objet qu'il existe. Notamment dans le cas de sublimations où la production d'objets (au pluriel) qui « valent pour lui, et lui donnent un air d'existence », selon la formulation de François. Et pourtant, que la production d'objets lui donne « un air d'existence » importe au plus haut point dans la sublimation.

Cela serait à mettre au compte de ce que Freud donnait comme l'un des éléments entrant dans la définition de la sublimation : à savoir la valeur sociale de ses productions. Nous aurions peut-être à entendre cette valorisation dans un autre sens que celui de Freud. En effet, la valorisation sociale expose la sublimation à l'idéal dominant en quoi elle risquerait de perdre de qui fait l'essentiel de sa valeur d'acte créateur singulier. Car la production d'objets matériels ou immatériels, mais échangeables, quels que soient ces objets, est un temps majeur nécessaire à l'accomplissement de la sublimation.

Faute de ce troisième temps, nous pourrions dire que c'est l'ensemble du processus sublimatoire qui risque de voir menacé son statut d'acte. Le mouvement de la sublimation pourrait alors connaître une sorte de rebroussement de lui-même et de régresser en direction de différentes formations défensives réactionnelles et particulièrement vers l'idéalisation de l'objet.

L'acte de la sublimation ne pourrait être mené à son terme qu'à la condition que de l'objet soit détaché, passé et transmis à d'autres. Il y aurait donc dans la sublimation, une dimension de transmission qui donnerait à entendre ce que Lacan indiquait lorsqu'il avançait qu'elle « se paye de jouissance ». Pour ne pas en rester à l'équivoque possible que la formulation porte en elle, il serait donc nécessaire de souligner la part de pertes et d'épreuves qui accompagnent le processus de sublimation pour autant que celui-ci fasse acte. Nous dirions qu'il est nécessaire et suffisant que le processus aille jusqu'à son terme.

Nous rapprocherons le parcours de la sublimation, tel que je viens de l'esquisser, de la topologie du huit intérieur et de son double tour ; ou encore de la double boucle rendu nécessaire pour parcourir la bande uniface de Moebius. Un seul tour du « huit intérieur » montrerait en quoi la sublimation n'irait pas à son terme : la dépense qu'elle implique serait comme rebroussé sur elle-même et de l'objet serait alors comme saturé pulsionnellement. Le refoulement jouerait à plein du côté de l'identification idéalisante et son revers de haine destructrice.

Ce serait là une possible reprise de ce tournant, dans l'enseignement de Lacan, lorsque celui-ci est amené, aux derniers temps, à relancer tout à fait différemment la question du symptôme ; au point d'en déplacer le sens. Au point de le désigner comme l'élément qui fera tenir la structure du sujet. Comme nous l'avons déjà souligné nombre de fois c'est sa dimension de réel qui est alors accentué au détriment de sa portée symbolique. De ce fait, il

n'est plus objet d'interprétation, mais assurerait, aussi bien que le nom du père, une fonction de nomination. Alors, direz-vous, quel rapport entre le symptôme que, dans l'analyse, il s'agit de déjouer par l'interprétation et celui, même à le nommer autrement sous le nom de sinthome, qui est à respecter puisque c'est par lui que s'opèrent des effets de nomination. Lacan en est ainsi arrivé à proposer un nouveau repérage de fin d'analyse avec l'identification, non pas au moi fort de l'analyste, mais au sinthome du sujet : le sujet identifié à son propre "sinthome" en quelque sorte. Cette distinction, entre deux sortes de symptômes ou deux états différents du symptôme, est, en l'occurrence, fondamentale

Le premier sens du symptôme, son sens freudien, serait à reprendre comme ersatz, porteur d'une jouissance fixée par le refoulement. L'autre sens implique la perte de cette jouissance, au « profit », si l'on peut dire s'agissant d'une perte, d'une autre jouissance liée à la lettre dans et au-delà de l'objet.

Se dégagerait de cette perte, la possibilité de distinguer d'un même mouvement, la visée de la sublimation de celle la perversion. La sublimation de pulsions partielles perverses infantiles amène un sujet à s'écarter de l'économie de la perversion en ce qu'il peut être ainsi amener à cesser de jouir pour l'Autre de la souffrance traumatique. Il y aurait, au terme du procès de la sublimation, « une restitution de l'objet a ». C'est ce que j'indiquais précédemment avec le double tour du « huit intérieur » qui sépare l'objet et d'où l'effet-sujet se produit.

Mais reste la question de savoir jusqu'où assure-t-elle ou pas la séparation de cet objet a de la jouissance de l'Autre. Séparation qui est l'une des visées de l'analyse ?

On pourrait dire que cette jouissance de l'Autre, la sublimation vise à l'entamer. Elle la met en jeu par le truchement de l'objet créé qui peut aussi s'entendre, au sens large, comme métaphore.

Que Lacan ait eu recours à l'œuvre de Joyce oriente à penser la transformation du symptôme en sinthome comme un effet de l'action de la lettre sur la jouissance. Il y aurait comme une polarisation et un transfert de la jouissance du corps sur l'invention signifiante, élevée à la fonction de la lettre, qui est d'être mise en circulation. Ce qui serait une autre façon de lire la définition lacanienne de la sublimation, comme « l'objet élevé à la dignité de la chose ».

Il ne s'agirait pas là de n'importe quelle circulation, puisque, avec la nomination, c'est aussi l'amour qui est concerné. Ce que j'essaye de dire, là, peut donner lieu à plusieurs échos.

Le premier, je le trouverai dans un aphorisme de Lacan, délivré à son séminaire sur l'angoisse, le 13 mars 1963 : « Seul l'amour, y disait-il, permet à la jouissance de condescendre au désir »

Le second, je le donnerai à l'aide d'une évocation clinique. que chaque psychanalyste est amené à connaître dans sa pratique. Combien de fois n'avons-nous pas constaté, chez certains analysants, que l'acte de sublimation peut se rebrousser en angoisse, symptôme ou inhibitions si le geste qui la porte, n'était pas mené jusqu'à son terme. Terme qui consiste à transmettre à l'autre, l'objet de la création – « transmettre » veut dire ici que cette transmission peut se réaliser selon des modalités fort différentes : l'objet peut-être donner « à lire », « à voir », « à entendre », « à danser », « à chanter », que sais-je et même pour suivre Winnicott, dans ses indications, « à manger ». Ou encore, et je fais là référence au travail de Michèle Montrelay sur la sublimation au féminin, où pour une femme, dit-elle, dans la rencontre érotique, le pénis peut actualiser le signifiant et « refouler » la jouissance archaïque du corps. Je pense que nous aurons l'occasion d'en reparler avec elle.

Certains patients qui sont engagés dans un travail de création, qu'il s'agisse d'un travail d'écriture ou de peinture ou d'autre chose, connaissent bien ces états psychiques, et la souffrance qui s'y attachent lorsqu'ils n'arrivent pas à trouver d'éditeur pour leur manuscrit ou de galerie ou d'autres lieux, peut importe, pour montrer leurs œuvres. Nous pourrions même ajouter que, dans une société comme la nôtre, la question de l'inachèvement du processus sublimatoire continuerait de se poser si, d'une manière ou d'une autre, l'objet de la création ne rentrait pas dans le circuit du marché. Je tente de mettre en évidence quelque chose qui avait été bien repéré par Jean Oury. (Je recommande à ceux qui ne l'auraient pas encore lu cet excellent livre : *Création et schizophrénie*). Il y note l'importance, dans le champ de la création, du terme de « commerce », traduit de l'allemand Umgang que Oury est allé chercher chez un certain Viktor Von Weizsäcker et qui veut dire plus que le commerce. Il en propose une traduction quasi littérale.



“L’*Umgang* ; « *Um* », le tour tout en marchant : « *Gang* »(gehen). Faire le tour et être entouré soi-même, faire commerce de sentiments, faire commerce d’objets. C’est, ajoute-t-il, une des dimensions fondamentales de l’existence.”

( texte en suspens.... Arrêté, dans son élan ?)

J’ai conclu en parlant d’un « amour primaire » avec la mère, d’avant le refoulement originaire, et la mise en perspective avec un autre amour qui, dans l’analyse, pourrait être nommé « amour du transfert » ou amour de la langue, comme j’avais essayé de le faire, il y a déjà très longtemps, dans un article paru dans *Patio* et qui portait justement ce titre, « l’amour du transfert ». Le narcissisme primaire serait alors à penser à la conjonction et au nouage de ces deux amours. On serait alors conduit à souligner le rôle majeur de la pulsion invoquante, celle que Lacan a qualifié d’être la plus proche de l’inconscient dans le mode de mise en jeu du corps que nous devons à la constitution de ce narcissisme primaire.